

Dr Mohammed Rachid BENEDDRA : Université de Tlemcen – Algérie  
rasheed-b@hotmail.com



*Sexisme et sexualisation de la femme dans Hizya de Maïssa Bey*

*Sexism and sexualization of women in Maïssa Bey's Hizya*



Date d'acceptation / تاريخ القبول

23.03.2019

Date de réception / تاريخ الاستقبال

21.03.2019

### Abstract

*The present study puts in relation Ben Guitoun's poem ( 1878) from which Maïssa Bey took her inspiration in her novel, Hizya published in 2015, dealing with the Algerian woman living under the weight of heavy constraints within the family circle. This societal aspect so widespread in the the Maghreb, represents the leading question as regards the Algerian woman life conditions in two different contexts over a two century lifespan. This perspective shows different speeches on the Algerian life condition and her relation to men. This relationship from the sameness to alterity springs from the concept of the gender and sexuality. This is the reason why it is relevant to to draw a portrait of this quite peculiar situation.*

### key words

Alterity, indentity, sexism, woman, sexualisation.

### Résumé

*La présente étude met en corrélation le poème de Ben Guitoun, (1878), dont Maïssa Bey s'est inspirée dans son roman, Hizya, paru en 2015, traitant de la femme algérienne sous le poids des contraintes au sein de la cellule familiale. Cet aspect sociétal est tant répandu au Maghreb, représente une problématique sur des conditions de vie de la femme algérienne dans deux contextes différents sur deux siècles d'intervalle. Cette mise en perspective fait apparaitre des discours sur la condition de la*

*femme algérienne et son rapport à l'homme. Ce rapport du même à l'autre relève de la question de genre et de la sexualité ; c'est pourquoi il est judicieux de dresser un portrait sur cette relation assez particulière.*

### Mots-clés

Altérité, identité, sexisme, femme, sexualisation.

### Préambule

Dans son roman, *Hizya*, paru en 2015, Maïssa Bey a réactualisé le poème de Mohamed Ben Guittoun au sujet d'une légende algérienne datant de 1878. Cette ode à l'amour déchu fut interprétée par des chanteurs bédouins : Abdelhamid Ababsa et Khelifi Ahmed au XXe siècle. Il s'agit d'une histoire véridique d'une jeune fille de la région de Biskra dont la mort fut tragique. Son cousin Saïd lui vouait un amour tellement profond qu'elle fut la muse lui inspirant ce poème. À partir de cette légende, Maïssa Bey a écrit son roman racontant une idylle à l'ère contemporaine dans l'un des quartiers populaires d'Alger : La Casbah. Le personnage principal de *Hizya* a vingt-trois ans, tout comme la légendaire *Hizya*, mais dans un nouveau contexte sociétal en Algérie. Diplômée de l'Université algérienne, *Hizya* travaille dans un salon de coiffure pour subvenir aux besoins de sa famille, et préparer son trousseau de mariage, elle a fini par s' [...] habituer à sa nouvelle identité [...], p, 22. C'est une ode à la liberté féminine où l'auteure algérienne met en évidence les obstacles entravant le parcours de la jeune fille dans la société algérienne contemporaine. Un roman écrit à la première personne du singulier, le "je" de l'énonciatrice représente "des" voix féminines algériennes sous forme de revendication des droits de la femme. On peut, au préalable s'interroger sur les conditions de la femme en Algérie : si se sont les parents qui choisissent un mari pour leur fille, et pas forcément une épouse pour leur garçon, n'est-ce pas une sorte de sexisme, ou encore une atteinte à la sexualité féminine ? Comment se construit donc l'identité de la femme algérienne par rapport à l'altérité masculine ?

### 1. Le rapport paternel

La femme algérienne est toujours sous la responsabilité du père, du frère ou encore de la mère. Cette dernière a un rôle autoritaire avec le personnage principal *Hizya* car elle lui dicte tout ce qu'elle doit faire ou ne doit pas faire au point de prendre certaines décisions à sa place lorsqu'il est question de mariage. Cela représente un projet d'avenir inévitable pour chaque jeune fille algérienne, comme l'énonciatrice le soulève : « *J'imagine ma vie. J'imagine ce qui m'attend. Le chemin est tout tracé. Il ne différera en rien de celui qu'ont emprunté tant de cousines, de voisines et d'amies. Qu'elles aient fait des études ou non. Qu'elles aient un travail à*

*l'extérieur ou non. Il faut attendre d'être repérée par la mère, la sœur, la cousine, la tante, l'amie de la mère d'un jeune homme en âge de se marier. Au cours d'une fête, d'une réunion familiale, au hammam... ou sur le lieu de son travail. Parfois, être repérée par le jeune homme lui-même. Option la plus favorable... Ma mère ne rêve que de cela* ». (Bey, M. 2015: 48).

Le cadre scénique de ce de texte est établi à partir d'une scène générique essentiellement fictive puisqu'il est romanesque. Celle-ci s'inscrit dans une scène englobante selon Dominique Maingueneau, relevant d'un phénomène social typiquement algérien : le mariage traditionnel. Ainsi se produit un discours sociétal définissant la scénographie qui engendre un discours sur la représentation symbolique de la réalité des jeunes filles algériennes à travers le déictique personnel "je" de Hizya dans le roman.

Dans l'énoncé [...] J'imagine ma vie. J'imagine ce qui m'attend [...], l'énonciatrice passe au second plan, prenant un certain recul pour décrire la réalité des femmes dans la société algérienne avec des énoncés généralisants non ancrés dans une situation d'énonciation particulière. De ce fait, la scénographie s'inscrit dans le cadre d'une remise en cause de la liberté du choix de la jeune fille algérienne, de son avenir, et non pas dans un acte de soumission à la volonté de sa mère qui [...] ne rêve que de cela [...], c'est-à-dire vouloir marier sa fille à tout prix. À cet effet, il est question d'un discours sur le droit à l'autonomie de Hizya dans la société algérienne contemporaine.

En passant du "je" à la description du destin de la femme en Algérie, l'énonciatrice utilise la forme impersonnelle [...] Il faut attendre d'être repérée par la mère...d'un jeune homme en âge de se marier. [...], il est question d'une contrainte et non pas de choix d'un futur époux. Ce dernier vit également la même contrainte puisque le privilège de choisir son épouse reste rare, comme l'énonciatrice le sous-entend dans l'énoncé suivant : [...] Parfois, être repérée par le jeune homme lui-même. Option la plus favorable [...].

Ainsi le "je" intervient sur deux plans : le premier en tant que marque de l'énonciatrice ; et le second comme symbolique de la jeune fille algérienne. Cette imbrication du "je" dans un ensemble social indique une généralisation de problèmes communs que vivent la plupart des "femmes" en Algérie. Ceci apparait également dans le passage suivant : « Nous / femmes / sommes venues au monde / pour consacrer notre vie toute entière aux autres / Obéir / Servir / Subir / Accepter d'être / et de faire / ce que les autres / en premier lieu / les parents / décident pour nous / Et puis / une fois mariées/donner la vie / C'est notre fonction / C'est notre seule raison d'être / C'est notre mission sur terre. » Malheur à celles qui veulent briser le

*cercle, à celles qui veulent forcer le destin ! Je ne connais dans mon entourage proche aucune femme, pas une seule, qui ait tenté de prendre d'autres chemins.* » (Bey, M. 2015: 50).

Dans cet ensemble d'énoncés, la voix féminine est explicitement mise en valeur par le déictique personnel "nous" incluant toutes les femmes algériennes vouées à un avenir commun. Ainsi, le discours remet en question la soumission de la femme algérienne sous le toit parental dans un premier temps, et ensuite tout au long de leur vie conjugale une fois mariée. Ces clichés sociétaux définissent les préoccupations soulevées par l'auteure dans sa production littéraire. Autrement dit, dans la plupart des cas, la femme peine à se créer une place importante dans la société algérienne, car elle dépend toujours de la figure tutélaire, l'Autre : l'homme (père, frère et mari). Cette dépendance est imposée par l'usage dans la société algérienne. Sinon Hizya doit s'assumer toute seule, et affronter d'éventuels malheurs comme l'affirme l'énonciatrice [...] Malheur à celles qui veulent briser le cercle [...]. De plus, l'énonciatrice confirme son propos en affirmant : [...] Je ne connais dans mon entourage proche aucune femme, pas une seule, qui ait tenté de prendre d'autres chemins [...].

Dans l'enchaînement des énoncés, il y a une relation de cause à effet. En d'autres termes, la femme doit remplir toutes les conditions dictées par les parents si elle ne veut pas finir sa vie dans la rue, faisant recours au pire des moyens pour subvenir à ses besoins, à savoir la prostitution.

Dans le processus énonciatif du fragment de texte cité supra, il y a des attributs saccadés, relatifs à la soumission, séparés par des barres obliques pour être mis en valeur. Ceci génère un discours revendiquant la liberté de la femme algérienne au début du vingt-et-unième siècle. Dans ce regard à la fois interne et externe sur la société algérienne, le personnage de Hizya se retrouve entre deux mondes différents : réel et fantasmatique. D'une part, elle admet que son prénom n'a aucun rapport avec la légende de Hizya ; et d'autre part, elle se demande pourquoi elle n'en a pas droit. Ceci apparaît dans l'extrait suivant : « L'Autre. Je veux dire cette autre en soi. Cette autre que l'on tente désespérément de tenir en laisse parce que l'on sait bien, oui, on sait ce qu'il nous en coûtera si elle parvient à se frayer un chemin jusqu'à la lumière du jour. Je sais, en mon for intérieur, je sais bien que la légende de Hizya n'est qu'un prétexte. Et lorsque je me demande pourquoi elle me hante, pourquoi le simple fait de découvrir ce poème, d'écouter ce chant m'ont donné envie de me projeter au-delà des frontières qui me sont assignées, je n'ai d'autre réponse que celle qui me

force à voir l'étendue du vide qui m'entoure. L'aridité de la vie qui m'attend ». (Bey, M. 2015: 51).

Dans ce soliloque, l'énonciatrice met en corrélation deux mondes psychologiquement paradoxaux, à savoir "l'être et le vouloir être". Dans ce va-et-vient entre la légende de Hyzia et la réalité de Hizya dans le roman, l'énonciatrice met en évidence deux contextes différents à tout point de vue, à commencer par le statut de la femme dans la société algérienne dans deux époques différentes. Le rapport entre le Même et l'Autre met en avant le désir de revenir aux origines, sans la mauvaise influence de l'entourage de Hizya. En fait, cet Autre, la légende, représente un fantasme pour le personnage du roman qui considère que sa vraie personnalité ne relève pas du légendaire mais du réel. Il est question de la réalité vécue par Hizya face aux contraintes sociétales car le personnage de Hizya n'est qu'un prétexte. L'énonciatrice réalise qu'il est question d'une réalité censée être assumée lorsqu'elle affirme : «L'aridité de la vie qui m'attend».

Si la mère de Hyzia est autoritaire, c'est qu'elle voudrait protéger sa fille pour lui éviter le pire dans la société algérienne. À l'ère de la mondialisation, les bonnes mœurs algériennes ont tendance à disparaître avec la banalisation des relations sexuelles hors mariage. Ceci pourrait porter préjudice à la gente féminine issue d'une famille algérienne et conservatrice où le mariage est, selon la narratrice, d'une importance majeure : [...] Dans notre famille, la relation avec Dieu, avec la religion, sont très particulières et très contrastées [...], p, 147. Si la mère veut marier sa fille à tout prix, c'est pour la caser et lui épargner les fléaux de la société, les mauvaises fréquentations, ou encore, la prostitution. Il est question d'une mère ayant pour seule référence, la religion, comme la narratrice le souligne : [...] Ma mère, elle, entretient des relations assez ... assez personnelles et familières avec Dieu [...], p, 148.

A contrario, la jeune Hyzia veut, coûte que coûte, vivre une idylle amoureuse pour assouvir son besoin affectif qui, bien entendu, doit se terminer par le mariage. Celle qui dit "je" tente de se créer une place dans la société algérienne en fondant une famille, et sortir du cocon de la maison et de l'autorité parentale.

## 2. Le rapport marital

La situation d'énonciation dans ce roman est propre à une époque avec son lot de remises en cause, notamment celles des droits de la femme à l'ère de la mondialisation. De ce fait, la question du personnage principale Hizya est plus profonde car elle met en valeur la situation des jeunes de sa génération, faisant allusion aux séquelles de la décennie noire d'une manière explicite dans l'énoncé suivant : « L'explication

donnée par ma mère était la suivante : d'après ses calculs, il lui semblait bien que la petite en question, moi, avait été conçue, elle s'en souvenait encore, le jour de l'assassinat du président Boudiaf, le 29 juin 1992 — j'ai vérifié depuis l'exactitude de la date. Ce soir-là, le père est rentré à la maison fou de rage et de douleur. On venait d'exécuter l'un de ses héros. L'un des artisans du déclenchement de la lutte armée. L'un des neuf chefs historiques de la Révolution. Et comme tous les hommes, je n'ai pas besoin de vous faire un dessin, raconta-t-elle sous les rires complices des autres femmes, au milieu de la nuit, il a expulsé sa colère et noyé son chagrin dans le seul réceptacle qui était à sa portée et pouvait l'accueillir ! Je me suis levée pour me laver, comme d'habitude. Et... Hizya est née neuf mois plus tard, presque jour pour jour... Le résultat est là. Bien là. J'aurais donc été conçue un jour de deuil et de colère. ». (Bey, M. 2015: 219-220-221).

Dans cette séquence narrative, Hizya pense avoir trouvé la réponse à son questionnement à propos de son destin qui n'est autre que le résultat de son passé. De ce fait, elle revient sur l'époque où elle a été conçue, c'était un 29 juin 1992 ; c'est-à-dire le jour de l'assassinat du président algérien à Annaba. Cette date ne définit pas la situation d'énonciation dans le roman, mais elle sert de référence à l'énonciatrice pour l'éclairer sur l'année de sa naissance. Ainsi, la situation d'énonciation dans le roman se situe vingt-trois ans plus tard dans un quartier populaire à Alger, la Casbah.

Selon Dominique Maingueneau : « L'œuvre dit son temps dans la mesure où le 'travail textuel' tantôt joue des pièges sur du déjà-dit et des idées reçues » (01). Ce repérage temporel coexiste avec, ce que Dominique Maingueneau appelle embrayeurs de personne, « il » « elle » « je » et le « on ». Ce dernier intervient comme déictique impersonnel pour ne pas s'étaler sur l'identité du criminel. Ainsi la date est une symbolique nationale algérienne, ce qui représente une journée mémorable pour l'énonciatrice, pour l'auteure comme pour tous les Algériens. Autrement dit, l'énonciatrice se rend compte qu'elle est en train de subir les séquelles d'un passé douloureux.

En somme, l'énonciatrice finit par déduire que le jour de sa naissance, l'Algérie était en deuil. Cette référence temporelle caractérise essentiellement la génération de Hizya. Quant à la mère, l'énonciatrice sous-entend qu'elle est le souffre-douleur du père de Hizya en affirmant : « au milieu de la nuit, il a expulsé sa colère et noyé son chagrin dans le seul réceptacle qui était à sa portée et pouvait l'accueillir ! Je me suis levée pour me laver, comme d'habitude ».

Cet énoncé exprime un dégoût dans les relations intimes des parents de Hizya, ce qui décrit les conditions de sa naissance. De ce fait,

elle se considère comme étant un être sans aucune valeur, pire encore, elle se reconnaît en tant que déchet humain que la société dénigre, à commencer par sa propre mère. Celle-ci se qualifie d'objet sexuel sans recevoir la moindre marque d'attention. Ce fut le résultat d'un mariage de raison, un phénomène qui était très répandu en Algérie, et qui ne cesse d'ailleurs de se pratiquer dans certaines familles conservatrices. Ainsi, Hizya sait pertinemment que sa mère veut lui faire subir le même sort même si elle ne le dit pas. Toutefois, Hizya voudrait vivre une idylle comme celle de la légende qui ne cesse de la hanter. Finalement, la relation mère – fille représente le conflit de générations dans le roman. Par conséquent, la quête du sens est permanente entre Hizya et sa mère car chacune a une conception personnelle du mariage. La mère pense que le mariage est un devoir alors que la fille croit que c'est une délivrance. Nous assistons ainsi à un double discours sur la finalité du mariage dans la société algérienne.

Quant au père, il se tient à l'écart dans cette relation mère – fille, un brin nostalgique et renfermé dans son passé. Le rôle du père demeure donc symbolique lorsqu'il s'agit de décision à prendre concernant l'avenir de sa fille. Autrement dit, la mère détient une place dominante pour décider de l'avenir de sa fille. À cet égard, l'énonciatrice se retrouve face à la réalité en s'apercevant qu'entre la légende et la réalité, il n'existe aucun rapport, si ce n'est un fantasme dont chaque femme aimerait vainement réaliser. Ceci se manifeste dans le passage suivant : « *Et elle est là, sous nos yeux, cette femme rêvée, imaginée... Mais c'est fait pour ça, un poète. Pour magnifier. Pour célébrer. Pour exalter. Pour mentir. Pour effacer d'un trait de plume toutes les laideurs du monde.* » (Bey, M. 2015: 279).

Dans cette description de la femme, nous reconnaissons un aspect poétique magnifiant la gente féminine ; mais en réalité, ce n'est qu'un portrait idéaliste. L'énonciatrice met en avant un portrait féminin dont chaque homme rêve en lui attribuant des adjectifs relevant du monde onirique : «cette femme rêvée, imaginée». Cette mise en valeur de la femme rêvée par l'homme, elle l'est aussi pour Hizya qui voudrait l'être mais en vain. C'est le rêve de chaque jeune fille voulant être le centre du monde d'un homme.

Hizya du roman n'a pas le même aspect de celle de la légende du XIXe siècle. Ceci apparaît dans le discours intérieur après chaque partie dans le roman écrite en italique. Dans les trente-et-un extraits en italique, l'énonciatrice remet en cause le poème de Ben Guittoun et le destin de la légende, entre son idylle, et la réalité de la capitale algérienne où beaucoup de filles ont été trahies après avoir succombé à la poésie de leurs prétendants, comme l'indique l'extrait suivant : [...] Mais c'est fait

pour ça, un poète. Pour magnifier. Pour célébrer. Pour exalter. Pour mentir. Pour effacer d'un trait de plume toutes les laideurs du monde [...].

Dans cet énoncé, l'énonciatrice remet en cause jusqu'au poème de Ben Guittoun car il y a un discours généralisant pouvant démythifier même la légende de Hizya ; ce qui laisse le personnage principal du roman dubitatif. C'est, entre autres, à cause de l'autorité de la mère protectrice de Hizya, car s'il arrivait un malheur à sa fille, elle en subirait les conséquences. De plus, la fille représente l'honneur de la famille en Algérie. Elle reflète l'image de ses parents, leur éducation, leur dignité et leur amour propre. Elle peut être la fierté comme elle pourrait être la honte de ses parents. Ce contraste est mis en évidence par l'énonciatrice dans la mesure où la femme est toujours face aux contraintes pouvant aller à l'encontre de son propre désir. Ceci rend Hizya perplexe quant à la confiance en son prétendant Ryad, en adoptant un discours confus : «*Je ne suis sûre de rien. Je voudrais qu'il parle. Qu'il parle de nous. Qu'il dise «nous». En même temps, je ne veux pas qu'il parle. Je ne veux pas l'entendre dire des mots définitifs. Des mots qui m'obligeraient à prononcer à mon tour d'autres mots. Définitifs*» (Bey, M. 2015: 289).

Dans ce discours intérieur, la confusion de Hizya l'amène à craindre de prendre une décision définitive même si, en même temps, elle attend la demande en mariage de la part de son prétendant. Cette crainte est due au constat que Hizya a fait sur d'autres filles de son entourage qui, après le mariage, sont devenues soumises à leur époux. De la soumission parentale à la soumission conjugale, Hizya a du mal à faire le choix, même si, dans les deux cas, elle sera en sécurité. D'une part, elle a toujours besoin de la présence de ses parents en dépit de leur rudesse. D'autre part, l'homme représente une source de sécurité affective et matérielle assurant une descendance. De plus, dans la société algérienne, l'homme représente le fondateur de la cellule familiale, tout en préservant l'honneur de sa femme. A contrario, dans le choix définitif de son destin, Hizya demeure toujours dubitative car il s'agit d'un choix de sa belle-famille.

### 3. Le rapport fraternel

La progression narrative du personnage principale Hizya se réalise à partir de la légendaire Hizya et de la réalité des membres de son entourage, notamment ses deux frères. Après avoir décroché son diplôme, Hizya voudrait tenter sa chance dans le marché de l'emploi. Toutefois, comme une grande partie de la jeunesse algérienne, Hizya n'a pas réussi à trouver un emploi en adéquation avec sa formation. Cela représente un problème majeur menaçant la jeunesse algérienne qui, après de longues années d'études, finit par faire des petits boulots. Pire



encore, le problème de l'emploi entame l'estime de soi chez les jeunes algériens. Ceci pourrait faire croire aux jeunes algériens que leur pays les rejette, comme la narratrice le constate dans le discours des jeunes, notamment ses frères : « *Leurs paroles me revenaient en mémoire à chaque fin de non-recevoir lors de mes démarches pour trouver un emploi correspondant à ma formation, auprès de nombreuses entreprises et institutions. Comme ils sont nombreux, ceux - et parmi eux mes deux frères - qui aujourd'hui ne parlent plus de « leur » pays, mais de « ce » pays ! Parce qu'ils ont la conviction que ce pays, leur pays, les rejette. Parce qu'ils se sentent ignorés, exclus et savent qu'ils ne seront acceptés et ne s'y feront une place que s'ils développent le même sens de la prédation que leurs aînés. Ce pays ! Faut-il, comme mon père, se réfugier dans le mythe ou la glorification des héros de la Révolution pour que résonne l'écho d'une gloire nationale aujourd'hui disparue ?* » (Bey, M. 2015: 130-131).

Hizya s'identifie par rapport à ses frères dans la mesure où elle est pertinemment persuadée qu'elle est confrontée au même sort. Selon l'énonciatrice, ses deux frères sont tellement désabusés qu'ils ont perdu leur fibre patriotique vu leur exclusion de la société. Il est donc question d'un discours dénonçant le chômage, problème endémique des jeunes algériens. Cela amène ces jeunes à porter un regard différent de la génération de l'époque coloniale, sur le sens du patriotisme. Pire encore, l'énonciatrice utilise les modalisateurs « mythe – glorification » décrivant la Révolution algérienne tant ce sujet est révolu pour la jeunesse de l'Algérie contemporaine. Une jeunesse qui ne parle pas de « son » pays, mais de « ce » pays. Ce sentiment de rejet pousse la jeunesse à remettre en cause leur nationalité, ayant l'impression qu'ils sont étrangers dans leur propre pays.

Dans l'énoncé [...] ils ne seront acceptés et ne s'y feront une place que s'ils développent le même sens de la prédation que leurs aînés [...], il y a un discours sur une éventuelle récurrence des crises qu'ont vécues les algériens dans les années quatre-vingt (la révolte des étudiants 1986). Ces événements ont débouché sur le chaos de l'Algérie le 5 Octobre 1988. Dans ce roman, nous nous rendons compte des séquelles de la colonisation et de la décennie noire. L'énonciatrice met en évidence des événements tenant lieu de références pour tenter de trouver une solution et d'éviter le pire.

Dans la progression thématique, l'énonciatrice introduit des rhèmes non seulement pour décrire la réalité de l'entourage de Hizya, mais également dans un but digressif. Cette discontinuité narrative permet de constituer une relation entre le récit digressif et l'histoire dans le roman. L'énonciatrice est donc tantôt diégétique, tantôt extra-diégétique.

Autrement dit, Hizya du roman se questionne, dans le miroir du temps, sur sa réalité et sur celle de la légendaire Hizya ; mais elle a également posé un regard sur la réalité d'autres filles, notamment Sonia. Ainsi, dans la construction narrative du roman, il y a un éclatement du "je". Ceci se manifeste à travers l'acte narratif et la permutation du "je" de Hizya avec le "je" de sa mère, de sa sœur, de Sonia, de Leïla, de Nedjma, de Salima et de Madame. M, et ce, dans différentes situations d'énonciation.

À partir du premier récit de Hizya, d'autres récits se construisent, et donc plusieurs actes d'énonciation. Cette organisation énonciative du roman est distribuée par l'énonciatrice d'un moment à un autre sous forme de récits seconds. Ceux-ci représentent des actes d'énonciation de personnages féminins qui s'entrelacent dans le roman. Ceci implique la production de discours à chaque fois qu'il est question d'un nouvel énonciateur s'identifiant avec le déictique personnel "je". Cette permutation de pronoms génère à chaque fois un nouveau discours, ce qu'Émile Benveniste appelle « Les instances de discours » quand il les définit : « ... pour montrer que les pronoms ne constituent pas une classe unitaire, mais des espèces différentes selon le mode de langage dont ils sont les signes. Les uns appartiennent à la syntaxe de la langue, les autres sont caractéristiques de ce que nous appellerons les 'instances de discours', c'est-à-dire les actes discrets et chaque fois uniques par lesquels la langue est actualisée en parole par un locuteur » (02).

L'actualisation de l'énonciation, à chaque fois il est question d'un nouvel énonciateur, produit un nouveau discours. Ceci se manifeste dans le passage d'une énonciatrice à une autre, comme c'est le cas par exemple de Sonia. Suite à de nombreuses relations virtuelles dans l'espoir de trouver quelqu'un avec qui elle pourrait fonder un foyer avec son consentement, elle a fini, malgré elle, par être mariée « par procuration » avec un algérien veuf vivant au Canada. L'énonciatrice a mis en avant le cas de Sonia pour se remettre en question, et mener sa vie comme elle se présente et non selon le rêve de la légendaire Hizya. Ainsi, Sonia s'est sentie comme une marchandise que les membres de sa famille ont négocié pour leurs intérêts. L'énonciatrice permute entre le « je » de Hizya et le « je » de Sonia pour mettre en avant la réalité de certaines « femmes algériennes » comme dans le passage suivant : « Il se trouve que mon frère a eu vent de l'affaire - une aubaine, a-t-il tout de suite pensé - par l'un de ces amis désireux de venir en aide à ce pauvre homme. Et mon frère, si charitable, n'a pas voulu laisser passer l'occasion de faire une bonne action. Il lui a envoyé une photo de moi, sans rien me dire. Pliée, emballée, vendue ! Une belle occasion de se débarrasser de moi et de mes idées subversives ! Sans oublier le fait que mon installation là-bas pourrait ouvrir

*des perspectives au reste de la famille. Un argument de poids ! Imparable ! Que je sois d'accord ou pas, quelle importance ? Je fais œuvre d'utilité publique, n'est-ce pas ? Mais après tout... je ne dois m'en prendre qu'à moi-même. Je l'ai bien cherché » (Bey, M. 2015: 276).*

Cet extrait traite d'une problématique dont souffrent certaines femmes algériennes et leur entourage vu leurs conditions de vie. Ceci se manifeste à travers les déictiques personnels « je - moi » et les modalisateurs soulignés, mettant en avant une subjectivité dans le discours de Sonia. L'enchaînement des modalisateurs met en avant un discours sur le fait que Sonia représente un objet dont on fait don de charité. L'avis de Sonia n'a aucun poids sur le choix de sa destinée ; ce qui fait d'elle une esclave affranchie. Cette métaphore est la symbolique d'une réalité en Algérie. Cette réalité est subie par une grande partie des femmes algériennes qui ne cessent de revendiquer leurs droits, notamment leur droit à l'autonomie. La militante féministe, syndicaliste et ancienne présidente de l'association algérienne pour l'émancipation des femmes (AEF), Soumia Salhi affirme dans le journal *Le Monde* : « L'indépendance de l'Algérie ... on compte 65% de femmes parmi les diplômés, 42% des magistrats sont des femmes ! Nous ne sommes plus dans la situation des années 1960 et 1970, où les mariages arrangés étaient généralisés, où les femmes n'allaient à l'école que pour apprendre à lire ou écrire ... Il y a plus de femmes dans les partis politiques, à l'assemblée, mais nous ne sommes toujours que 17% à travailler, 9% à avoir des postes à responsabilités. Or ce n'est pas le fait de la loi qui prévoit bien l'égalité ... Nous le demandons depuis 30 ans ! C'est ce code de la famille qui assure la permanence de l'oppression des femmes. Il est en contradiction totale avec ... la Constitution algérienne qui prévoit l'égalité de tous devant la loi » (03).

Le 8 Mars 2015, le président algérien a appelé à la réforme du code de la famille voté en 1984 que Soumia Salhi remet en cause. Ce témoignage représente la réalité du contexte de production du roman *Hizya*. Maïssa Bey a dressé un portrait de la femme algérienne à travers les personnages de son roman. D'après cette rétrospective sur les mutations sociales concernant les femmes algériennes depuis l'indépendance, il n'y a pas eu de grands progrès comme le stipule la loi sur l'égalité des femmes. Cette réalité sociale a été transposée par *Hizya* dans son roman qui dit bien son temps, en reprenant l'expression de Dominique Maingueneau. Il ne s'agit pas d'un discours féministe, mais d'une réalité revendiquée dans les médias comme dans les œuvres littéraires, notamment le roman de Maïssa Bey. À cet effet, résumons, dans un tableau, les instances de discours sur des représentations de la réalité de la femme en Algérie dans le roman de Maïssa Bey :

Évènement	Instance de discours	destinataire	pages
Diplômée de l'université d'Alger. Questionnement sur son prénom Hizya. Obtention d'un C.A.P de coiffure Embauchée dans le salon de coiffure de Salima.	Hizya	Hizya	11-19
L'intégration de Hizya dans le monde des femmes, et sa nouvelle identité au salon.	Hizya	Hizya	20-25
Portrait de la mère de Hizya. Le comportement de la mère de Hizya et son autorité.	Hizya	Indéterminé	28-30
Questionnement sur le célibat. Les frères surveillent Hizya. La disparition de Bahia, la fille d'une voisine, (enceinte suite à une relation hors mariage)	Hizya	Frère Sœur	42-45
Questionnement sur l'avenir. Le destin des femmes. Portrait du père et son attachement aux héros de la guerre d'Algérie.	Hizya	Indéterminé	48-56
L'origine du prénom Hizya. Portait de la grand-mère Hizya dont elle porte le nom.	Hizya	Indéterminé Grand-mère	58-64
Autocritique de Hizya. Portrait de Hizya.	Hizya	Les femmes	67-72
Portrait réel de Hizya. Le rêve de Hizya	Hizya	Indéterminé	86-88
Portrait de Sonia Portrait de Nedjma. Sonia à la recherche de son âme-sœur via Internet. Le port du voile. Le mariage et le divorce. Les <i>harragas</i> .	Sonia Nedjma	Sonia Nedjma	90-99
Questionnement sur le statut de Hizya. Le divorce de Leïla Leïla veut refaire sa vie via Internet	Leïla La mère de Hizya.	Indéterminé	101-102
L'enfance de la mère de Hizya. La première fois où la mère de Hizya a vu un film avec ses deux frères au cinéma	Hizya	Indéterminé	118-121
Les algériens quittent leur pays pour d'autres horizons à la recherche d'un emploi. Sonia toujours à la recherche de son âme-sœur sur internet	Sonia	Indéterminé	130-134
Les déboires de Leïla divorcée, avec deux enfants à la charge. Recherche de logement Leïla et son amant L'Histoire des parents de Hizya	Leïla	Sonia La mère de Hizya	138-153
Chez Madame M. (professeur en médecine) Histoire de l'Algérie à travers le tableau d'Etienne Dinet	Madame M. (professeur en médecine)	Madame M.	159-165
La terminale de Kahina. L'enfance des deux sœurs. L'histoire de la Kahina. Riyad et Hizya à la pizzeria. La question sur le port du voile.	Kahina Hizya	Kahina la sœur. Riyad	180-190
L'infidélité du mari de Salima Hizya a appris comment elle a été conçue. Le jour où Hizya a été conçue	Salima Hizya	Indéterminé Indéterminé	192-195 217-221
Mise en corrélation de la légende d'Antar avec celle de Hizya. L'histoire d'Antar Ibn Cheddad avec Abla	Hizya	Indéterminé	242-243
L'instruction de la mère de Hizya La différence entre la mère de Hizya et madame M. (professeur en médecine). Le jour du mariage de Nedjma. Retour à la décennie noire.	Hizya	La mère de Hizya	246-254
La lettre de Djamel où il parle de Frida Kahlo (peintre mexicaine) Abdelkader a surpris sa sœur Hizya avec Ryad. Confidences d'Abdelkader et sa sœur Hizya. Le regard des hommes sur les femmes. Hizya et Frida Kahlo. Hizya et Riyad au Restaurant.	Hizya	Indéterminé Sonia Abdelkader le frère	257-271
Sonia se marie avec un algérien veuf qui vit au Canada. L'Histoire du mariage de Sonia sans son consentement. L'incertitude de Sonia de Ryad.	Sonia	Son père Sa mère Son frère Sa sœur Sa cousine Ses collègues.	273-291
Du rêve à la réalité, le retour à la réalité et l'optimisme de Hizya	Sonia	Indéterminé	294-297

Chaque récit second met en évidence une des réalités de la femme algérienne à l'époque contemporaine. Le contexte de production du roman de Maïssa Bey, *Hizya*, coïncide avec les réformes adoptées dans la constitution algérienne, notamment au niveau du code de la famille. Après de longues années de contestations et de revendications, l'état algérien a fini par tenter vainement de trouver des solutions pour mettre fin à l'inégalité du traitement de la femme algérienne.

#### 4. La légende et la société

Le personnage principal du roman se réfère toujours à son entourage pour s'identifier par rapport au portrait que Ben Guittoun a dressé sur *Hizya* dans son poème. Ainsi, les discours de *Hizya* relèvent du dispositif d'une production discursive relative aux conjonctures sociétales algériennes actuelles où le discours littéraire se régénère. Par conséquent, le discours sur la légende de *Hizya* est réactualisé par l'énonciatrice dans un contexte nouveau. L'objet de ce discours littéraire traite du destin de la jeune fille algérienne qui, à l'ère contemporaine, demande à être pris en considération. Quant à la représentation de la légende de *Hizya*, ce sont les caractéristiques culturelles algériennes qui sont mises en avant à l'époque contemporaine. Maïssa Bey a écrit son roman à partir de sa propre lecture du poème de Ben Guittoun à l'époque actuelle. Ce poème représente un repère culturel et folklorique qui peut s'adapter à n'importe quelle époque, dans une nouvelle optique. Faisons référence à la définition que Roland Barthes donne à la légende : « *Les légendes elles-mêmes, tout ce folklore « primitif », dont on semble littéralement nous signaler l'étrangeté, n'ont pour mission que d'illustrer la « Nature » : les rites, les faits de culture ne sont jamais mis en rapport avec un ordre historique particulier* » (04).

Maïssa Bey a exploité le poème de Ben Guittoun pour illustrer la réalité de la femme en Algérie, c'est pourquoi, l'énonciatrice, affirme que [...] Le fantôme de *Hizya* erre dans les ruelles désertes du vieux ksar désaffecté. Ce n'est qu'un fantôme [...], p, 294. Il ne s'agit pas d'une comparaison, mais d'une façon particulière de lire le poème traitant de la légende algérienne. Autrement dit, le poème de Ben Guittoun est un phéno-texte qui se régénère dans un nouveau génotexte qu'est le roman de *Hizya*. Du poétique au prosaïque, l'auteure algérienne met à la disponibilité du lecteur une mise en corrélation entre deux genres littéraires autant distincts que complémentaires.

À partir de la légende, l'énonciatrice tente de démythifier la réalité de la jeune fille au sein d'une famille conservatrice dans un décor algérois, la Casbah d'aujourd'hui. Les représentations littéraires se régénèrent en fonction de la notion du temps, comme Mikhaïl Bakhtine le souligne :

« Les représentations littéraires sont temporelles. À plus forte raison, ne peut-il être question d'une époque en dehors du cours du temps, de son lien avec le passé et l'avenir, de sa plénitude » (05).

Ceci nous amène à mettre en relation l'époque de la légendaire Hizya et le roman de Maïssa Bey sur une base dialogique. Cette relation se fait dans un premier temps à partir des récurrences qui se manifestent dans le roman mettant en relation tous les phénomènes sociaux. Les représentations littéraires sont issues d'un clivage social ayant pour fonction la théâtralisation de l'Histoire sous forme de production romanesque. Celle-ci se termine par un bon dénouement lorsque l'énonciatrice finit par accepter la réalité. En se contentant de ce qu'elle a déjà, la sécurité avec son prétendant Ryad, Hizya ne demande qu'une chose, vivre en paix. Ceci se manifeste dans le passage suivant : « Nous aurons une vie ordinaire. Nous formerons une famille identique en tous points à des milliers d'autres familles. Nous. Je. Je finirai bien par oublier le poème. » (Bey, M. 2015: 296-297).

Finalement, après avoir tant désiré incarner le rôle de la légendaire Hizya, l'énonciatrice conclut sa narration par un euphémisme. Ceci pourrait être interprété comme un retour aux origines en se résignant face aux tentations de la société algérienne à l'ère de la mondialisation. Hizya a eu le libre arbitre de choisir entre la résignation et la transgression, et elle a fini par le faire le bon choix. Cela pourrait être une sensibilisation des jeunes filles algériennes. Ceci s'avère dans l'utilisation du déictique personnel « nous » qui veut dire que la femme algérienne n'est jamais seule, et qu'elle représente l'honneur du père, du frère et de l'époux. Celui-ci reflète de l'assurance chez Hizya dans la mesure où elle utilise le futur simple et non pas le conditionnel présent ; c'est-à-dire elle est sûre qu'elle oubliera le poème, donc son passé et ses illusions de jeunesse. De ce fait, considérer Hizya comme une symbolique de l'Algérie, c'est croire en un avenir meilleur si la jeunesse algérienne ne nie pas ses origines et assumera son identité nationale.

## Conclusion

En guise de conclusion, force est de reconnaître quatre éléments symboliques représentant une altérité chez Hizya, à savoir le père, le mari, le frère et la société algérienne dans son ensemble. Cette dernière est le soubassement de l'écriture de Maïssa Bey dans la mesure où elle traite de plusieurs problématiques concernant la femme algérienne, et ce, à partir d'une lecture particulière du poème de Ben Guittoun, Hizya. La réactualisation de cette légende permet à la fois de mettre en avant un portrait de la femme algérienne à l'ère contemporaine, et sa revendication identitaire à travers une icône de la poésie algérienne, Hizya. Finalement, l'amour dans la société algérienne a toujours été tabou ; mais apparemment, c'est une société sexiste puisque on décide pour la femme, et non pas pour l'homme. Cette relation du même à l'autre, relève d'une société patriarcale qui n'a pas changé depuis la légende datant de 1878, pour reprendre l'année de la parution du poème de Ben Guitoun.

## Notes

- (01). Maingueneau, D. (2004). Le Discours littéraire: Paratopie et scène d'énonciation. Page. 29. Paris : Armand Colin.
- (02). Benveniste, E. (1966). Problèmes de linguistique générale 1. Page. 251. Paris : Éditions Gallimard.
- (03). Bozonnet, C. (13.03.2015). En Algérie, « il reste beaucoup à faire » pour l'égalité des femmes. Le Monde. Paris : Édition Afrique.
- (04). Barthes, R. (1957). Mythologies. Page. 154. Paris : Éditions du Seuil.
- (05). Bakhtine, M. (1978). Esthétique et théorie du roman. Page. 293. Paris : Tel Gallimard.

## Bibliographie

1. Bakhtine, M. (1978). Esthétique et théorie du roman. Paris : Tel Gallimard.
2. Barthes, R. (1957). Mythologies. Paris : Éditions du Seuil.
3. Benveniste, E. (1966). Problèmes de linguistique générale 1. Paris : Éditions Gallimard.
4. Bey, M. (2015). Hizya. Alger : Barzakh.

5. Bozonnet, C. (13.03.2015). En Algérie, « il reste beaucoup à faire » pour l'égalité des femmes. Le Monde. Paris : Édition Afrique.
6. Maingueneau, D. (2004). Le Discours littéraire: Paratopie et scène d'énonciation. Paris : Armand Colin.